

LES
ÉPREUVES D'USINES

DE SYLVIE RUAULX

Les gris de SYLVIE RUAULX sont nombreux, nuancés, d'un éclat joyeux parce que colorés : gris-bleu dans ses yeux, vert-de-gris sur le cuivre, grisé comme l'ivresse légère... Ils enchantent son paysage mental tout constellé de cheminées sidérurgiques, de tours, cylindres, cubes, pyramides, beffrois industriels. Édifices du labeur à la sauvage grandeur. Pourtant, ce gigantisme inquiète & fascine, rapproche de l'antichambre des Enfers, disaient les Classiques regardant ces lieux de feux, de bruits & de vapeurs, comme le pays des Cyclopes, le Pandémonium. Elle, y volette le plus tranquillement du monde.

Une œuvre de S. Ruaulx part toujours de rien. Elle démarre d'un lieu. Cette fois, de Valenciennes. Rayonne aux usines alentour, lesquelles fournissent la matière première que ses mains, finalement, coordonneront. Ainsi, l'œuvre est en marche dès le contact initial, le rendez-vous qui suit, le pacte conclu ; puis dans le butinage in situ, au fil des jours. Une question de tact & de doigté.

Au commencement sont les usines, fabricantes de choses utiles ou futiles, des choses à faire tourner le monde ; mais aussi pourvoyeuses de déchets, de chutes n'intéressant que les circuits du recyclage qui leur donneront une seconde vie. C'est

dans cet intervalle, dans cette attente du retraitement, que S. Ruaulx prend le téléphone pour se présenter – plasticienne, abeille des métaux lourds –, présenter sa requête, annoncer la couleur. Ces chutes sont matière d'art. Évidemment, la démarche est aussi peu rentable que possible. Ce pourquoi il faut ruser, user de persévérance, de pertinence, de conviction auprès d'Adeline qui lui répond, de Frédéric ou Dominique, puis Francis ou Boris, & les rallier à son parti-pris.

Pour mener crânement ces fastidieux rabâchages, elle se costume en secrétaire. Talons hauts, voix radiophonique, de plus en plus audacieuse dans sa démarche. D'une main elle note les informations, clique de l'autre, mémorise en BIOS une signalétique multicolore qui renseigne au premier coup d'œil : tel équipementier donnera... telle usine cache un secret industriel... celle-ci hésite, celui-là s'emballe... Enfin, elle colle sur la carte Michelin les immémoriales gommettes d'antan, pour se souvenir. Jaunes, les entreprises rencontrées au dernier salon de l'Industrie. Roses, les repérées sur internet ou conseillées par le CCI de Valenciennes. Vertes, les visitées. Bleues, les promesses de don. Par ce maillage du territoire, sur cette toile finement tissée, au bout du compte, elle trace un pont entre l'Usine & l'Art.

À la campagne téléphonique succède la vaste campagne tout court. Descendue de ses talons, en bleu de chantier au volant de son monospace de combat, elle roule à travers le Nord-Pas-de-Calais, d'une gommette rose à l'autre. C'est aller au-delà du réel, de ZAC, en ZEP, en ZIP... à quelques

ZUT ! aussi. Ceci pour préciser qu'entre flâner & glaner, il y a la différence d'une concentration à soutenir, de sésames à prononcer. Mais lorsque la porte s'ouvre, elle dégage un regard radiographique sur le filon enfin atteint. L'intuition s'en empare. De ces formes se dégage une force. Très vite, elle convoite plus que le rebut : elle manifeste le désir d'emprunter une pièce de démonstration, souvent emblématique

du savoir-faire de l'entreprise & ses acteurs principaux, les ouvriers. N'hésitant pas à transgresser les catégories, elle ira jusqu'à inviter ses nouveaux partenaires à participer au projet artistique par une fabrication spéciale. Le Lumix – CLIC ! – capture l'instant d'avant toute chose... pour compléter le catalogue.

Après de telles journées, vers minuit, elle passe en pilotage automatique. Le sommeil l'emporte & fait remonter à la surface les questions de fond : quelle orientation donner à l'ensemble du travail ? quelle destination réserver à ces objets qu'elle a détournés de leurs buts, en déshérence désormais ? Comme il lui est facile en position allongée, quand elle est dans la lune ou la tête dans les étoiles, de mélanger les activités, les formes & les couleurs ! Qui deviennent ses tubes de peintures contenant tous les tableaux possibles, une solution tubulaire... Rêves extirpés des coulisses de la nuit, qu'au réveil elle s'empresse de noter avant qu'ils ne replongent dans l'ombre. Parfois, ils télescopent les photos de son catalogue, inspirant de drôles de mécaniques dessinées, des collages en série qui pourront servir de maquette.

De ponctions en prélèvements sélectifs, en quelques semaines, elle a amassé un joli butin : copeaux ferreux, forets, fraises, gros maillons de chaînes marines, antennes, mâts, films plastiques pour bulles d'emballages, profilés de tubes, reliefs de la fonderie monumentale, de la tôlerie fine, strates en lambeaux de peintures séchées... & maintenant ? Comment dématérialiser, transmuter ce qui est là, déchargé en vrac ? Le doute rode, & le trac ; le cœur bat dans sa cage. Le premier coup est rarement le bon. Elle place, déplace les matières. Ça se monte, mais mal. Elle démonte, remonte dans un autre sens. Reprend les croquis, les photos, la règle de base qui impose de ne pas retoucher les éléments, bien plutôt les organiser tels quels dans

l'espace. Toujours partir de l'amas échoué par terre, longtemps tourner autour. Puis le retourner dans la tête jusqu'à ce qu'une idée jaillisse. Un jour, ça s'imbrique bien, se déploie tout seul, & ça marche. Alors, ses yeux mêmes se mettent à briller : des socles, mais oui ! & des plate-formes, avec des capots, pourquoi pas ? qui souligneraient le précieux de la chose. Les chutes y prendraient de la hauteur & le public tournerait autour des pièces, invité à déambuler dans les à-côtés, les devant, les arrières, les dessous industriels, où la poésie attendait qu'on la vienne débusquer.

Dès l'entrée, le visiteur est pris dans un engrenage composé de 80 morceaux. Ces « Épreuves d'Usines » peuvent s'apparenter à un mécanisme de légèreté avec déclenchement d'une gaîté ludique, & en option, le silence couleur. Ces petites ou grandes pièces, normalement prévues pour agir avec d'autres, cessent ici de servir à rouler & dérouler, propulser des fluides, entraîner un mouvement, une rotation, une amplitude, de la vitesse. Délivrées de n'être utiles qu'à lever, déplacer, tirer..., pour une fois qu'elles paraissent sous les projecteurs, pour une fois qu'elles peuvent jouer en solo, elles saisissent l'œil curieux, se le transmettent des unes aux autres – tac-tac-tac - d'un bout à l'autre de l'espace...

La propre poésie de S. Ruault ajoute à ces matériaux le caractère artistique auquel les usines ne prétendent pas. Celles-ci fixées à l'impératif économique se contentent d'honorer le cahier des charges. Mais facétieusement, S. Ruault ose un pas de plus : elle organise la fusion d'entreprises qui ne le sont absolument pas dans la réalité. Entremetteuse si l'on veut, elle marie CIPCIA avec Heuille & fils pour le plus grand intérêt de la sculpture.

Autre exemple de fusion qui n'existe que par le biais de l'art : le plastique, les ciments, un tailleur de pierre & la mécanique industrielle. Ainsi les sociétés CCHIRI, Borflex, Omniplast, C.R.I, Walqueman, les mêmes CIPCIA, sont assemblées pour une singulière composition à travers laquelle chaque visiteur peut trouver son niveau de lecture. Ce peut être une allégorie de paysage, de fission nucléaire ; aussi bien une pièce ultra-minutieuse, indispensable au bon fonctionnement du moteur, le plus souvent ignorée des profanes, & que

l'artiste nous présente comme grossie à la loupe sur une fine couche de poussière de cuivre.

Une petite pièce cylindrique, d'allure modeste, est verte. Verte ? s'interroge l'œil. Vert signalétique comme l'est le code couleur rouge des pièces spéciales que la société de mécanique industrielle confectionne pour la société B. qui les utilise ? ...

Plus loin, fournies par les créateurs de solutions caoutchouc, spécialistes du sur mesure, deux petites pièces aux formes étranges : de fait, ratées pour l'industrie car trop cuites, elles font merveille sur plate forme. Le propos de l'artiste est de nous arrêter sur l'envers des décors d'usines, par les formes accidentellement absurdes qu'elles ont créées, légèrement folles, parfois désespérément loufoques.

Il y a encore de chez AT Technic un siège en PVC présenté sens dessus-dessous & une sphère en composite plastique. Pièces réalisées avec des chutes, à ses moments perdus par un responsable d'atelier.

De chez Turbolaser & Fimor, des tubes d'aluminium dans lesquels passent des sangles de caoutchouc rouges & oranges qui les relient.

De chez SDM Acier, un inquiétant rack de peinture sommairement repeint en noir avec de lourdes formes en suspension.

Mais celle qui semble accueillir à l'entrée & saluer en partant, est la gracieuse princesse de Bactriane. Cette région d'Afghanistan connut à partir du III^{ème} siècle avant J.C. une ère de prospérité grâce à la métallurgie, ainsi qu'une statuaire très originale, dont ce modèle en reproduction. C'étaient des statuettes composites & démontables en plusieurs parties, opposant deux matériaux, la stéatite verte du vêtement, de la coiffe ou des cheveux ; la calcite blanche ou crème de la chair découverte du visage, des mains. Les productions signées Ruaulx autour de cette princesse de Bactriane, elles aussi composites & parfois démontables, sont un logique pendant contemporain : l'alpha & l'oméga entre lesquels S. Ruaulx a situé son unité de temps & d'action.

Son approche se veut un hommage à l'Ouvrier – l'homme de l'œuvre – à ses gestes, ses savoir-faire, sa peine aussi ; l'héritier des gueules noires, de la lutte des classes & des coups de grisou. Car ces pièces sur piédestaux sous les projecteurs, elles-

mêmes descendantes du XIXème siècle & comme remontées du fin fond de la mine, voilà qu'elles franchissent la porte des galeries d'Art Contemporain.

Gérard Danglade

Livret d'exposition « Épreuves d'usine »,
L'H du Siège, Valenciennes, 2015